

«Revoir Watteau» au Louvre, Pierrot le flou

Après deux ans de restauration, le célèbre tableau du peintre du XVIII^e revient magnifié au musée parisien, sans perdre sa part de mystère.



Watteau, «Pierrot, dit le Gilles». (Mathieu Rabeau/RMN - Grand Palais)

par [Philippe Lançon](#), le 1er novembre 2024 à 16h28

Dans la même pièce, au printemps 2024, le Louvre présentait [*la Vierge du chancelier Rolin de Jan Van Eyck*](#). Le tableau était illuminé par sa restauration et par la minutieuse arborescence de tableaux, de dessins, d'objets et de textes qui l'accompagnait. On se disait, en sortant, que toute œuvre de ce calibre, restaurée, devrait bénéficier du même traitement : une œuvre dont le mystère est épaissi et enjolivé, tel un crime parfait, par le contexte, les informations et les œuvres qui lui servent d'inspirateurs, de stimulants et d'héritiers. On s'émerveillait en suivant une enquête. Sous la même forme, et avec la même réussite, le musée expose aujourd'hui *Pierrot, dit le Gilles*, un autre de ses mystérieux chefs-d'œuvre.

Le tableau a probablement été peint vers la fin des années 1710, certainement par Watteau, à une époque où *Pierrot* est un personnage de comédie célèbre : arrivé à Paris en 1673 avec les comédiens italiens, il apparaît dans 36 des 50 pièces jouées aux populaires théâtres de la Foire entre 1713 et 1734. Au départ, c'est un valet idiot et sans gentillesse, «*un fourbe qui se trahit encore lui-même*» selon un critique, mais qui devient peu à peu rusé et beau parleur. Celui du tableau ne joue plus, ou alors il joue à ne pas jouer. Il se tient devant nous, au premier plan, comme un pantin au repos, à la fois raide et relâché, dans lequel flotte une âme secrète, indéfinissable, un peu menaçante. La représentation est finie, il va nous saluer ou bien il le fait, et ce salut renverse les rôles : les acteurs malgré eux, pauvres acteurs, ce doit être nous, la comédie humaine.

Demi-sommeil

Un extrait des *Enfants du paradis*, dans la première alvéole de l'exposition, montre Jean-Louis Barrault dans le rôle de Baptiste Deburau. Vêtu en *Pierrot*, observant depuis la scène un bourgeois qui, dans le public, se fait voler son portefeuille par Lacenaire. Son regard porte une tristesse qui va au-delà de la conscience, des mots ; une tristesse qui voit tout et en sait long. Le *Pierrot* de Watteau, avec ses paupières tombantes, ses yeux en amande, n'est ni gai ni triste. Il paraît voir au-dedans et au-delà de ceux qui le regardent. On dirait presque qu'il est en demi-sommeil, qu'il rêve encore. Mais n'est-ce pas nous qui rêvons et qui allons nous éveiller face à lui, comme McPherson, le flic d'Otto Preminger, sous le portrait de Laura ?

Le tableau a fait l'objet, pendant deux ans, d'une restauration qui en élargit les bords, repliés jusque-là sous le châssis, et éclaire quelques zones d'ombre. Peut-être était-il au départ l'enseigne d'un théâtre de la Foire. Si l'attribution à Watteau reste (à peine) discutée, c'est d'abord parce qu'il est le seul de grande taille qu'aurait peint l'artiste, abonné aux petits formats. Certains d'entre eux, tous admirables, sont présents dans l'exposition : *la Partie carrée* (1713-1714), *Pierrot content* (1712-1713), *l'Amour au théâtre italien* (1716-1717) qui est une véritable ronde de nuit des comédiens, enfin *les Comédiens italiens*, peint un an avant la mort de Watteau en 1721. *Pierrot* apparaît ici ou là, une fois de dos avec sa guitare, mais il n'a jamais la frontalité mystérieuse du grand tableau. Le théâtre, festival des silhouettes et des sens, est partout. Pendant la vie de l'artiste, la France a été en guerre la plupart du temps. Quand il meurt à 36 ans, la Comédie-Italienne, expulsée en 1697 par Louis XIV devenu vieux, est de retour à Paris, grâce au régent, depuis cinq ans. Watteau, qui a fait l'essentiel de sa carrière en l'absence de cette troupe qui l'a tant inspiré, salue-t-il le retour d'un fantôme ?

Il avait, pour ce qu'on en sait, un caractère difficile. Son ami Gersaint l'a décrit «*impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et réservé avec les inconnus, bon mais difficile ami, misanthrope, même critique malin et mordant, toujours mécontent de lui-même et des autres*». Watteau, c'est Alceste ; mais Alceste qui entre masqué, sourire en lisière de grimace, dans la danse sensuelle, cruelle, du colloque social et sentimental. Le tableau ne quittait pas la

chambre de Vivant Denon, le cavalier du Louvre, grand voleur de tableaux pour le compte de Napoléon, auteur d'un grand texte qui convient si bien au monde de l'artiste et au regard de son Pierrot : *Point de lendemain*. Pierrot est le secret de Vivant Denon. Non pas l'origine du monde, mais l'origine du monde comme un théâtre. Le tableau n'est pour la première fois mentionné qu'après la mort de son propriétaire, en 1825. Il entre au Louvre en 1869.

Marionnettiste

La restauration distingue un peu plus un personnage de comédie que l'ombre du vernis masquait un peu : Crispin. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, tantôt maître méchant tantôt domestique sans pitié, il est aussi célèbre que Pierrot, mais dans un autre répertoire ; d'où la question : que fait-il là, sur le bas-côté, sombre et dans l'ombre, avec son curieux sourire de loup, assis sur un âne dont l'œil luisant et noir nous contemple ? On n'en sait rien. Une hypothèse est que Watteau a mis en scène la querelle, extrêmement violente, pleine de coups bas, entre les théâtres de l'époque : Comédie-Française, Comédie-Italienne, théâtres de la Foire. Une estampe de 1727, inspirée par un autoportrait disparu de Watteau, est d'une telle ressemblance qu'elle laisse peu de doute : Watteau s'est installé en Crispin dans son tableau. Des cinq personnages, lui seul, avec Pierrot, nous regarde. Son sourire est aiguisé, son regard, d'une joie sarcastique : le marionnettiste, c'est lui. Mais qui est la marionnette ?

Pierrot porte tous les genres, les illusions, les désillusions, les transgressions : une vraie figure queer. On le regarde une dernière fois qui nous regarde, cet adolescent au garde à vous, peut-être constipé, peut-être ironique, peut-être méchant, peut-être niais, le nez un peu retroussé entre la fraise et le chapeau : trois siècles d'analyse et d'interprétation ne permettent toujours pas de le dévoiler. Verlaine, l'ivrogne violemment céleste, l'a descendu de l'estrade dans ses *Fêtes galantes* : «Pierrot, qui n'est pas un Clitandre, / Vide un flacon sans plus attendre / et, pratique, entame un pâté.»